

loi de 1860 sur le reboisement, la Direction des Forêts donne à la commune de Bédouin une assez forte subvention. Jamais argent n'a été mieux dépensé.

Par ordre de date, après Vaucluse, il faut placer le département de la Vienne, arrondissement de Loudun. D'après les renseignements qui me sont fournis par M. le docteur Gille de la Tourrette, président du comité agricole de Loudun, les premières plantations de chênes fûlés dans le Loudunois pour en obtenir de la truffe remontent au commencement de la restauration. Elles seraient donc alors presque contemporaines de celles exécutées par Jean Talon en 1810 et en 1812. Dans ce pays, certains propriétaires réalisent en moyenne un revenu de 8,000 à 10,000 francs sur un sol qui, jadis, ne rapportait rien. Ce résultat est fort beau, lorsque l'on considère que les *gallaches*, sur lesquelles sont faites les plantations, valaient à peine 100 francs l'hectare.

Bien que la Dordogne soit la terre classique de la truffe, elle s'est laissé dépasser par Vaucluse, la Vienne et les Basses-Alpes. Trois arrondissements produisent de ce tubercule en abondance : ce sont ceux de Sarlat, Ribérac et de Périgueux. Les produits des environs de Sarlat doivent passer en première ligne comme qualité.

Est-ce parce que la nature a beaucoup fait pour ce pays, que les habitants sont si arrêtés, et qu'ils semblent systématiquement repousser toute innovation utile ? Dans l'arrondissement de Périgueux, où la truffe est moins estimée, les premiers essais de reproduction artificielle remontent à 1835, c'est à dire à quarante années.

Le Lot est encore moins avancé que la Dordogne sauf dans le canton de Martel, où les plus mauvaises terres sont aujourd'hui couvertes de chênes truffiers qui donnent de très bons revenus.

Le département de la Drôme, qui touche cependant à celui de Vaucluse, n'a encore fait que très peu de progrès dans la trufficulture.

Dans les Basses-Alpes, on n'est point d'accord sur l'époque à laquelle se sont produits les premiers essais de trufficulture.

D'après M. Martin Ravel, le premier essai aurait été fait en 1836 par Jean Second, propriétaire à Montagnac ; mais il paraît que cet essai eut peu d'imitateurs. C'est seulement dans ces dernières années qu'on s'est mis à planter du chêne pour en obtenir de la truffe. Ce mouvement a surtout pour initiateur M. Martin Ravel. Dans une lettre qu'il nous écrivait en 1868, voici comment il s'exprimait : "On commence à comprendre, disait-il, les avantages que peut donner cette culture. Les bénéfices que j'en retire frappent tous les yeux. Aussi, à l'automne dernier, on a semé plus de 400 hectares sur la seule commune de Montagnac. Plus tard je vous enverrai une note détaillée de tous ces travaux. Si l'année prochaine il y a une récolte de glands pareille à celle de cette année, toutes nos terres légères vont être reboisées en chênes truffiers. Dans le Var, l'élan est donné."

Depuis vingt-et-un ans on a planté dans l'arrondissement d'Etampes un assez grand nombre d'hectares de chênes, de bouleaux et de charmes, dans le but d'en obtenir de la truffe. L'initiative en appartient à M. François Pouplier, de Tonnerro (Yonne), qui vint se fixer à Etampes en 1854. Les truffes de ce cru ont un parfum qui rappelle celui des truffes de la Dordogne. Elles ont cela de particulier, bien que situées plus au nord, de devancer de six semaines la récolte du midi. Pendant le mois de novembre, on ne mange guère à Paris que des truffes d'Etampes, qui sont payées en moyenne 10 francs le kilogramme sur place. Ce prix est le même que celui des grands centres producteurs.

Des plantations ont été faites également à Monthléry il y a une quinzaine d'années, et l'on en retire beaucoup de tubercules.

Cinq départements recoltent pour plus d'un million de truffes par an. Les voici par ordre de profit :

Vaucluse, 4,500,000 fr. ; Basses-Alpes, 3,600,000 fr. ; Lot, 3,500,000 fr. ; Drôme, 1,800,000 fr. ; Dordogne, 1,500,000 fr. Viennent ensuite la Charente, l'Aveyron, et le Lot-et-Garonne, la Vienne, le Var, etc. Les principaux marchés du précieux tubercule sont :

En Vaucluse : Carpentras, Apt, Malaucène et Orange ; —dans les Basses-Alpes : Digne, Manosque, Montagnac, et Forcalquier ; —dans le Lot : Cahors, Gourdon, Martel et Figeac ; —dans la Drôme : Nyons, Grignan, Crest et Die ; —dans la Dordogne : Périgueux, Sarlat, Bergerac et Tournasson.

Le reboisement est aujourd'hui une question vitale. La production de la truffe est un moyen, non seulement d'en réduire

les frais, mais de le rendre lucratif. En se bornant à planter des essences à haute futaie, telles que le sapin, le mélèze, les diverses variétés de pins, etc., et en les disposant selon les règles de la sylviculture, c'est à peine si, après un siècle, ces arbres peuvent rembourser ce qu'ils ont coûté. Il faut trop de temps, comme on le voit, pour liquider cette opération. Aussi les particuliers ne peuvent-ils l'entreprendre ; mais ce qu'ils peuvent faire avec profit, ce sont des plantations de chênes truffiers avec cultures intercalaires, lesquelles, après dix ans, auront amorti le capital dépensé, comme nous l'avons établi plus haut. Il ne restera plus alors qu'à exploiter les bois de chênes, dont le revenu ne saurait être inférieur à 500 francs par hectare. Le second système est donc bien préférable au premier. Il a sur lui l'avantage d'offrir un moyen simple, rapide et lucratif, de reboiser les terrains jurassiques ou de formation tertiaire qui se prêtent à la production de la truffe.

La betterave est devenue pour la région du Nord une source de richesse. C'est cette précieuse racine qui a rendu possible l'établissement des distilleries et des sucreries, qui laissent d'importants résidus à la disposition du cultivateur. Avec ces résidus, on a pu quadrupler le chiffre du bétail et doubler le rendement des céréales et des autres produits. Or, la truffe va devenir la betterave du Midi. Elle sera plus encore, car, s'il faut à la betterave les terres les plus fertiles et des masses considérables d'engrais, la truffe ne se plait que dans les plus mauvaises terres et se montre antipathique à toute espèce de fumure. Quelle providence pour le Midi, où les garriques couvrent de si vastes étendues et où le fumier couté si cher ! La truffe va donc être pour le Midi ce qu'est la betterave pour le Nord : elle enrichira les pays les plus pauvres. Déjà, dans Vaucluse, le chêne truffier se substitue à la vigne détruite par le phylloxéra. Il faut espérer que cet exemple sera suivi par tous les praticiens de la région où les vignes tendent à disparaître.

(*Revue de France* : Jacques VALSERRE.)

Si les animaux sont perfectibles. — Voici, sur cette question, quelques lignes extraites de la correspondance d'un auteur spirituel, l'abbé Galiani. Ce n'est là évidemment qu'un jeu d'esprit ; mais il est assez singulier de trouver, même sous cette forme, au dix-huitième siècle, le germe d'une idée que de nos jours des naturalistes éminents essayent d'élever à la hauteur d'une théorie scientifique.

"Nous croyons, dit l'abbé, que tout ce que les bêtes savent leur a été donné par instinct et non pas transmis par tradition. A-t-on des naturalistes bien exacts qui nous disent que les chats, il y a trois mille ans, prenaient les souris, préservait leurs petits, connaissaient la vertu médicale de quelques herbes, comme ils sont à présent ? Si on n'en sait rien, pourquoi prend-on pour sûr ce qui est en question, et fait-on des raisonnements à perte de vue sur un fait faux ou douteux ? Mes recherches sur les mœurs des chats m'ont donné des soupçons très-forts qu'elles sont perfectibles, mais au bout d'une longue trainée de siècles. Je crois que tout ce que les chats savent est l'œuvre de quarante à cinquante mille ans. Nous n'avons que quelques siècles d'histoire naturelle : ainsi le changement qu'ils auront subi dans ce temps est imperceptible."

"Les hommes aussi ont mis un temps immense à leur perfectionnement ; car les peuples de la Californie et de la Nouvelle-Hollande, qui sont anciens de trois ou quatre mille ans, sont encore de vraies brutes. La perfectionnement a commencé à faire de grands progrès en Asie, à ce qu'on dit, il y a plus de douze mille ans, et Dieu sait combien de temps avant on n'avait fait que de vains efforts !"

RELETTIN DE L'HISTOIRE.

Les Phéniciens en Amérique. — Un membre du congrès des américanistes vient de publier une étude très curieuse sur l'hypothèse de l'ancienne découverte de l'Amérique par les Phéniciens.

Il est évident que ces hardis navigateurs et très intelligents colonisateurs furent les premiers à franchir les colonnes d'Hercule. Avant Homère ils avaient fondé quelques établissements en dehors du grand détroit. Au bout de quelques années, plus de trois cents villes phéniciennes s'élèvent comme par enchantement sur la côte occidentale de l'Afrique. L'une d'elles, Lixus, était, paraît-il, aussi importante que Carthage. De ces ports africains partirent naturellement de nombreux explorateurs.

Il est probable que les Phéniciens découvrirent les Canaries